

**Zeitschrift:** Domaine public  
**Herausgeber:** Domaine public  
**Band:** - (1985)  
**Heft:** 777

**Artikel:** CH-91 : le modèle de Vissoie  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1017675>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Le modèle de Vissoie

Signe des temps, nous l'avons déjà dit (voir DP 769), le projet de prochaine exposition nationale a beaucoup de peine à faire parler de lui et surtout à enthousiasmer les foules. C'est pourtant sur ce sujet que le débat était engagé le 30 mai dernier à «la Bulle» (Forum économique et culturel des régions), installée pour une dizaine de jours à Sainte-Croix. Un débat qui inaugurerait la première production du Forum hors de ses frontières neuchâteloises (mis à part un passage à Pontarlier), avec en point de mire une réelle «helvétisation» de ses programmes. Un débat en outre parfaitement dans la ligne de «la Bulle» qui, depuis sa création en 1982, a le génie de porter sur la place publique des sujets de discussion/réflexion généralement peu abordés.

Ainsi de CH-91, car il faut admettre que seul le refus récent de Lucerne d'entrer financièrement en matière a eu le mérite de mobiliser les médias sur ce thème. La décision lucernoise, de l'avis des organisateurs de CH-91, n'est pas dramatique, mais doit pourtant être prise au sérieux. Aujourd'hui déjà, se profile l'opposition: Schwytz, Uri, Zoug, Obwald et Nidwald peuvent encore faire échec à l'expo par le lancement d'initiatives ou, plus simplement, en n'acceptant pas le poste budgétaire ad hoc; en outre, l'indifférence de Zurich, celle de Berne qui se prépare à célébrer le 800<sup>e</sup> anniversaire de son existence, celle des milieux patronaux qui taxent le projet de «chose de sociologues», n'ont rien de réconfortant.

Face à ce mépris, Bâle tente de rameuter les énergies en lançant le thème des «régions sinistrées», avec pour objectif le rassemblement des régions limitrophes et des cantons primitifs en un bloc uni face à la puissance de Zurich. Cette tentative risque bien d'être vouée à l'échec: les cantons frontaliers sortent endoloris de leur récent échec de stratégie commune dans le cadre du renouvellement de la

convention franco-suisse, d'une part, et les cantons primitifs craignent une «colonisation» de l'extérieur pour la réalisation de CH-91, d'autre part.

Positive — bien que d'importance très relative — la réaction des cantons romands, Genève en tête. A ce jour, sur les quelque trois cents projets déposés, près de la moitié émanent de Suisse romande. Entre autres, un projet de la Télévision suisse romande en vue de la réalisation d'un festival de films reflétant des situations de fiction; un projet de la commune de Vissoie, déjà concrétisé par une exposition, reflet d'une vallée dans son passé, son présent et ses projets d'avenir. C'est peut-être, paradoxalement, dans cette commune valaisanne que l'un des visages imaginables de CH-91 est aujourd'hui le plus net et le plus intéressant. Il ne tient qu'à vous d'y aller voir de plus près: pas possible de manquer la Tour de Vissoie, cinq étages qui dominent le paysage, à une centaine de mètres à peine de la place des autocars.

### SOL NATIONAL

## Le dernier des bousiers

S'il vous arrive de lire un livre par année en allemand, votre sélection 85 aura été facilitée par la parution du fantastique bouquin d'Erwin R. Müller: *Unser Boden - der letzte Dreck?*, soit à peu près, et poliment: Notre sol - le dernier des bousiers? (Gümligen, Zytglogge Verlag, 1985).

A l'origine de cet ouvrage (comme on dit): une série d'articles parus l'hiver dernier dans la *Berner Zeitung* d'Urs Gasche, consacrés aux effets désastreux de l'agriculture moderne sur le paysage et l'environnement. Série mémorable, parfaitement documentée, qui a remué les consciences et les esprits dans toute la campagne bernoise, et marquée par une discussion publique gigantesque dans la grande salle de Kirchberg où se massaient un

millier de paysans oscillant entre l'angoisse et l'espoir.

Car il y a bien lieu de se poser des questions. Pour une planète mesurant 12 700 km de diamètre, une mince couche d'humus cultivable de 25 à 30 centimètres, c'est une pelure un million de fois plus fragile qu'une coquille d'œuf. Or notre nourriture, notre survie dépendent de cette vulnérable pellicule.

On connaît le cercle infernal de l'agriculture en pays industrialisé: des engrais/insecticides/fongicides, etc., administrés en quantités croissantes au fur et à mesure de l'épuisement ou de l'accoutumance du sol et des espèces nuisibles, des prix de vente couvrant à peine les frais de production, des subventions versées en fonction des quantités livrées, bref l'obligation pour les cultivateurs et les éleveurs de produire toujours davantage pour maintenir et si possible accroître le revenu de leur travail.

Le drame, c'est évidemment que cette course à la productivité, dûment encouragée par les centaines d'ingénieurs-agronomes formés chaque année dans notre pays, par les «vulgarisateurs» et par les agrochimistes en tous genres, se fait aux dépens de la qualité du sol — et des produits aussi bien sûr. On a oublié les années de jachère, qui permettaient à la terre de se reposer; on ne pratique même plus l'assolement alternatif, qui préserve la fertilité des sols.

Au lieu de cela, on (mal)traite à outrance cet agent de production numéro un que constitue le sol: 176 kilos d'engrais chimiques par hectare, et 1900 grammes d'insecticides vaporisés ici et là encore à la «boille», le plus souvent à la machine, quand ce n'est pas par avion. Sans compter les hectolitres de lisier, provenant notamment des élevages industriels hors sol, déversés trop souvent sur les terres enneigées ou gelées, qui favorisent le ruissellement...

Le résultat est connu: cours d'eau et lacs pollués, poissons empoisonnés, nitrates dans l'eau potable, nombreuses espèces animales et végétales en voie de disparition, fruits et légumes «normalisés»